

Jean-Christiand N'CHO

# Brisé

Nouvelle

PRIX LITTERAIRE LA PLUME DU JEUNE ECRIVAIN 2022

Il était vingt-et-une heures lorsque je me dirigeais vers le bureau de monsieur Fournigué, mon maître de stage. Cet homme était bienveillant et un peu trop d'ailleurs. Il était pour moi un père poule et tous les membres de la boîte le voyaient du même œil. Je l'appréciais énormément. Avec lui, il n'y avait point besoin de s'inquiéter à midi pour le déjeuner. C'était repas gracieusement offert à tout le cabinet. Bien que nous ne fussions que sept dans cette petite boîte, ce geste représentait énormément pour chacun de nous. Il organisait même des fêtes au bureau à chaque fois qu'un membre de la boîte célébrait son anniversaire, sans oublier le détail magique : la fameuse prime d'anniversaire. Quelle belle âme, n'est-ce pas ? Et ce n'était pas tout. Son sourire contagieux, son humour irrésistible et son charme ravageur rendaient ivres d'amour mes collaboratrices. Et rien que pour cela, je les comprenais parfaitement. Même moi, je dois avouer que jamais je n'aurais cru pouvoir, un jour, ressentir autant d'admiration pour un homme.

En dehors du travail, c'était un époux aimant et un père soucieux du bien-être de sa petite famille. Il avait deux magnifiques marmots, Mouna et Kader. Il en était extrêmement fier. Il avait leurs photos encadrées dans son bureau. Il nous en parlait tellement qu'on avait l'impression de les connaître, alors qu'il n'en était trop rien. Monsieur Fournigué aimait sa femme plus que tout et la couvrait de présents. Je me souviendrais toujours de cette magnifique chaîne dorée et son envoutant pendentif en diamant qu'il m'a fait voir un soir avant la descente. Il comptait la lui offrir à l'occasion de leur cinquième anniversaire de mariage. Je pouvais sentir cette joie passionnelle lustrer les prunelles de ses yeux quand il parlait de celle qu'il appelait affectueusement sa reine. Avec tout cela, je me demande bien quelle femme normale ne tomberait pas amoureuse d'un être aussi angélique.

Le seul bémol, avec lui, est qu'il nous donnait énormément de travail. Autant, il nous cajolait quand il le fallait, autant il ne tarissait pas d'exigences quand il était temps de se mettre au charbon. D'ailleurs, ce soir-là, je stressais à l'idée qu'il ne soit pas satisfait de mon travail et qu'il ne décide de me retenir encore plus tard. Je n'avais pas peur de rentrer à une heure tardive car il me déposait tous les soirs chez moi. Mais seulement, l'exténuation m'envahissait cette nuit-là. Je n'avais qu'une seule envie : celle de ne faire plus qu'un avec mon lit douillet. Pour cela, il fallait faire vite. L'heure n'était plus à l'hésitation. Dame fatigue se faisait incessante.

Je toquai à la porte de mon patron qui me répondit d'une voix particulièrement douce. J'entrai sans hésitation avant de lui tendre la pile de dossiers qui encombraient mes petits bras. Il l'a prise et en profita pour me caresser étrangement le revers de la main; geste que je trouvai très gênant. Alors, je la retirai brusquement, mais doucement ; afin d'éviter que la situation ne soit encore plus inconfortable. Il jeta un coup d'œil à mon travail sans trop grande attention. Au bout d'une longue minute, il referma le dossier, le posa sur son bureau et se leva soudainement. Il se rendit, alors, en direction de la porte qu'il prit soin de boucler à double tour. Je ne savais pas vraiment ce qu'il tramait dans mon dos, mais je sentis brusquement les mains de Monsieur Fournigou me caresser la nuque. Je sursautai aussitôt, mais il ne cessa pas pour autant. Ses mains descendirent tendrement vers mes épaules et tentèrent de me faire un massage. Ce fut le geste de trop. Alors, je me levai brusquement pour lui faire face. L'angoisse qui se prit de moi à ce moment-là était inexplicable. Je lui demandais ce qui n'allait pas. Avec un sourire narquois, il m'a répondu qu'il n'y avait rien de grave. Il renchérit en me disant qu'il m'appréciait depuis mon arrivée au cabinet et qu'il voulait d'une relation avec moi.

- Mais, je suis un homme monsieur, lui répondis-je.
- Je sais Hilmann, rétorqua-t-il en se léchant les lèvres.

Je lui fis comprendre que c'était impossible et qu'il était préférable qu'on en reste là. Pris de panique, je me dirigeai ensuite vers la porte, mais la clé n'y était plus. Il l'avait glissée dans sa poche. A ce moment précis, j'arrêtai de sentir mon cœur battre. Je lui demandai gentiment de me rendre la clé, mais il s'avançait plutôt vers moi avec un sourire encore plus large. Sans retenue, il saisit d'une fermeté incomparable mes parties intimes. Je tentai de me libérer, mais il devint brusquement violent. Il m'assena une gifle tellement brutale que je perdis mes moyens. D'une force herculéenne, il me plaqua face contre la porte. Avec sa corpulence d'athlète, il était impossible pour un gringalet comme moi de m'échapper de ses griffes. Alors, ma seule arme à ce moment, c'était mes cris, mais il déclara que c'était inutile. Plus personne n'était au bureau à cette heure ; je criais donc dans le vide. Par je ne sais quel moyen, il baissa mon pantalon et me fit vivre les pires et inimaginables horreurs qu'un homme puisse subir dans ce bas monde.

Après avoir terminé sa besogne, il ne me défendit même pas d'en parler. Il était sûr que personne ne me croirait. Personne ne pourrait croire qu'un homme aussi merveilleux puisse commettre un acte aussi crapuleux. Et il avait parfaitement raison. En plus, il avait énormément de relations un peu partout. Il m'ouvrit, ensuite, la porte et me donna une forte somme d'argent pour que je puisse rentrer chez moi. J'ignore encore la raison pour laquelle j'ai accepté cet argent.

Dans le taxi qui me conduisait à la maison, un sentiment inexplicable me couvrait. Je me sentais sale. Un homme avait abusé de moi. Cette scène était secrète, mais j'avais l'impression que le monde entier savait. Je ne pus retenir mes larmes. J'étais souillé. Rien ne me distinguait d'une ordure.

Une fois rentré à la maison, je me séparai à la hâte de mes vêtements. Plus je me dévêtais et plus mes joues se revêtaient de larmes. J'ai jeté mes vêtements à la poubelle et je me suis rendu dans la salle de bain. Là-bas, je me vidai de toutes les larmes de mon corps. Involontairement, je revivais cette scène. Toutes ces images me revenaient en tête. J'avais l'impression que ses mains étaient encore sur mon corps. Je suffoquais car je ressentais encore son poids m'étouffer contre la porte. On se dit toujours que cela ne peut arriver qu'aux autres, et pas à nous, jusqu'à ce que ça nous arrive effectivement.

La journée du lendemain, j'étais dans le déni. Je refusais d'admettre qu'une telle horreur m'était arrivée. Mais, c'était impossible. Je n'ai pas pu aller au bureau. J'étais sur mon lit, mort de dépression. Je n'en avais parlé à personne, pas même à ma mère qui était ma meilleure amie et à qui je disais absolument tout. Cette fois-ci, c'en était trop. J'avais trop honte de moi. Je me sentais profondément meurtri dans mon âme. Mais une voix me harcelait. Cette voix me disait de ne pas me laisser faire. Elle me disait de ne pas abandonner et de réclamer justice. Alors, je me suis rendu au commissariat le plus proche. Mais, je regrettai très vite ma décision. Les dames qui prirent ma plainte se mirent à se moquer. Leurs mots résonnent encore dans ma tête : « Comment un grand garçon comme toi peut-il se faire violer par son ami garçon ? Et d'ailleurs, tu as l'air très efféminé pour un homme. Je suis sûre que tu étais consentant depuis le début, mais les choses ont mal tourné. Dis-nous la vérité au lieu de mentir. » Je n'arrivais pas à croire que des femmes pouvaient tenir de tels propos. Elles ricanaient au fur et à mesure que je leur racontais la scène. A la fin de ma plainte, elles m'ont, quand même, demandé de faire des examens prouvant qu'il y avait eu agression sexuelle.

Je me suis, alors, rendu au centre de santé. La dame qui m'y a reçu était plus courtoise et compréhensive. Elle m'écouta attentivement, essaya de me reconforter et me donna même des conseils. Puisque j'avais toujours des traces sur le corps, elle prit des photos de toutes les parties encore marquées de bleus. Puis, elle me fit passer les examens et affirma que les résultats seraient disponibles en quelques jours. Moi qui ai toujours cru que les certificats médicaux d'agression sexuelle étaient gratuits, je me rendis compte qu'il n'en était rien. Pire, ce bout de papier coûtait extrêmement cher. Vivement que les autorités s'accordent à décréter la gratuité

de ce document. Pas seulement pour les femmes, mais également pour les hommes. Cela me paraît quelque peu abusé de demander à une personne qui vient de subir un tel traumatisme de déboursier de l'argent pour prouver son agression.

Quand les résultats sont sortis, je me suis empressé de les rendre à la police. La policière n'a sélectionné que trois photos sur les huit que j'avais prises. Je lui ai demandé pourquoi elle ne sélectionnait que les images les moins choquantes, mais elle répondit que j'étais trop noir et qu'on ne les verrait pas bien au scanner. Puis, avec désinvolture, elle me lança un : « Rentrez chez vous et continuez à vivre. On vous tiendra informé de la suite de l'enquête. » J'étais outré. Ces deux phrases sonnaient comme un échec cuisant dans ma tête.

Durant trois mois, je n'ai eu aucune suite de cette affaire. Chaque semaine, j'appelais et chaque semaine, on me lançait la même rengaine. Je ne savais plus que faire. J'ai arrêté de me rendre au stage sans démission, ni préavis. Certains collègues m'appelaient, mais jamais je ne leur ai donné la réelle raison de cet abandon brusque. Je ne sortais plus de la maison. J'ai fait tout le contraire de ce que la policière m'a dit : j'ai cessé de vivre. J'ai même tenté trois fois de me suicider, mais à chacune de ces fois, le diable envoyait quelqu'un pour m'en empêcher. Tout cela pour que je puisse vivre, encore plus longtemps, cet enfer sur terre. Ces trois mois étaient longs. Ce fut le trimestre le plus long et lassant de toute mon existence. Le traumatisme ne me quittait pas. Il était intact, pareil qu'au premier jour. Je ne faisais plus rien. Je passais mes journées à pleurer et broyer du noir. Je ne mangeais plus, moi qui étais le plus grand glouton que je connaissais. J'avais même perdu dix kilos depuis cet événement. Ma famille s'en inquiétait au point où elle m'emmena consulter un psychologue. Mais, jamais je n'ai voulu informer ce dernier de ce qui m'était arrivé. C'était impossible d'en parler.

Las de cette situation, je me suis rendu un bon matin au commissariat. Mais les policiers n'avaient toujours pas avancé dans cette satanée enquête. C'en était assez ! Je fis donc un tapage énorme dans tout le commissariat. La commissaire sortit de son bureau agacée, tenta de me calmer et me demanda de la suivre dans son bureau pour discuter. Ce que je fis. Elle était bien plus sympathique que tous ses collaborateurs qui m'ont reçu jusqu'ici. Ce qui me fit regagner un brin d'espoir. Elle me rassura qu'elle suivrait personnellement cette affaire, et que je n'avais plus à m'en faire. Des résultats concluants allaient se faire sentir dans seulement quelques jours. Après cet échange, j'avais vraiment retrouvé le plein espoir.

Mais en réalité, cette dame s'était bien moquée de moi. Rien n'avancait et rien n'allait avancer. Il avait donc raison. Je n'avais aucune chance de remporter cette bataille. Désespéré, je décidai, encore une fois, d'en finir avec ce supplice que j'appelais abusivement « vie ».

Un jour, alors que tout le monde était absent de la maison, j'ai ingurgité un poison mortel. Cette fois-ci, il n'y avait aucun obstacle. Au bout de quelques minutes, je me suis effondré. Je n'avais plus conscience de rien. Quelques minutes plus tard, ma mère rentrait du marché et me vit allongé au sol avec une faible respiration.

Elle alerta les voisins, et ensemble, ils m'emmenèrent en urgence à l'hôpital. Comme par hasard, la légendaire lenteur de nos services hospitaliers n'a pas été présente ce jour-ci. Les médecins se sont très vite occupés de moi. Mais, j'étais dans un coma profond. Je suis resté dans cette situation pendant trois jours. Trois jours où je n'avais conscience de rien. Trois jours de paix immense, trois jours où je flirtais avec la mort. O qu'elle me semblait si douce, si belle ! Mais comme les belles choses ne durent jamais, je suis revenu à moi-même au bout de ces soixante-douze heures.

Désespérée de la situation, ma mère m'emmena dans un camp de prière, convaincue qu'il s'agissait d'un démon qui fatiguait son fils bien-aimé. Mais, il n'en était rien. Quand je voyais tous ces gens dans ce camp m'assurer qu'ils allaient m'aider à être délivré, j'en riais. Ils étaient tellement drôles. Ils voulaient chasser un « démon » qu'ils ne connaissaient même pas. Je les trouvais absolument ridicules. Je ne pouvais perdre plus de temps dans ce camp. Je décidai de m'évader une nuit alors que tout le monde était endormi. L'opération fût un franc succès.

Il fallait que je prenne, moi-même, les choses en main. Dans la matinée, je me rendis encore au commissariat où j'avais porté ma plainte. La commissaire me reçut comme la fois d'avant. Elle me raconta encore le même baratin comme la fois d'avant. Mais cette fois, je ne voulus guère la croire comme la fois d'avant. Pendant que je l'écoutais me faire croire que l'enquête avançait, je remarquai un détail particulier. Elle portait une chaîne au cou sur laquelle pendait un énorme diamant. Elle ressemblait très pour très à celle que m'avait présentée mon ex-patron. Ce jour-là, la commissaire était en uniforme contrairement à la première fois que je l'ai rencontrée. Je remarquai sur sa tenue que celle-ci portait, étrangement, le même nom que mon ex-patron : Fougnygué. Ces coïncidences ne me parurent guère anodines, mais je continuai à garder mon calme. Pendant qu'elle me parlait, un agent entra dans le bureau. Dès qu'elle le vit, elle s'écria d'un ton sévère : « Sergent Ibrahim, cela fait bientôt une heure que je vous ai fait appel et c'est maintenant que vous vous ramenez ? Bref ! »

Elle se leva, se rapprocha de l'agent et lui chuchota à l'oreille quelques mots que je pus entendre : « Changez-vous et rendez-vous immédiatement à l'école de mes enfants Mouna et Kader. Vous les récupérez et vous me les ramenez ici. J'ai déjà informé leur maitresse de votre venue. Dites-lui que vous venez de ma part. »

Mouna ? Kader ? Mais, ce sont les prénoms des enfants de monsieur Fournigué, mon bourreau. Cette dame est donc sa femme ? Que le monde pouvait être petit ! Je comprenais tout à présent. Voilà la raison pour laquelle rien n'avancait dans mon affaire. La vérité était qu'elle n'avait jamais commencé.

Je fis mine de n'avoir rien entendu de ces mots en ne laissant paraître aucun soupçon. Peu de temps après que fut sorti ce sergent, je décidai d'en faire de même. Sans même me poser de question, je me rendis à l'école des enfants Fournigué. Leur père m'en avait tellement parlé que je connaissais leurs visages, leur école et même leur classe. Une fois arrivé sur les lieux, je rencontrai l'institutrice. Avec un grand sourire, je lui dis : « Bonjour Madame, je suis le sergent Ibrahim. Je viens chercher Kader et Mouna de la part du Commissaire Fournigué. » Elle mordit facilement à l'hameçon. L'opération a tellement été une réussite que je n'en crois toujours pas mes yeux.

J'ai à présent les enfants de mon bourreau entre mes mains. Puisque personne ne veut me faire justice, je me ferai justice, moi-même. En ce moment, mille et une idées me traversent la tête. Que le ciel m'empêche de choisir la pire.